

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 4

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : notes : arbres
Autor: Landry, C.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228490>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Découvrir ce qui est nôtre !

Notes : ARBRES

par C.-F. Landry.

Par moment, tout me paraît digne d'être noté. J'entends, avec une qualité d'exactitude qui confère à la moindre chose de la vie, cette sorte de vie seconde qui devrait nous toucher.

Ainsi, je travaille dans un étrange petit local, pas aussi vieux que le reste de la vieille demeure — j'entends, la plus vieille — qui a ses huit cents ans bien sonnés. Ma chambre, et très exactement ce que le dix-huitième siècle appelait : « un cabinet », est très bis-cornue. Trois mètres sur deux et demi, et moins de deux au dernier angle. Du plancher. Du vrai : avec des nœuds tels qu'on y pourrait perdre le gros orteil d'un adulte, si ces nœuds descendaient davantage.

Et par ce méchant bois, je repense à la promenade faite le six décembre. Personne ne dira qu'il faisait bon dehors. Même les paysans les plus rudes que j'ai dénichés dans un bois du pied du Jura consentaient à trouver « le temps mauvais ». L'un m'a dit :

— Ce n'est pas le pire !

Il est vrai qu'on était sans neige, ce qui compte à leurs yeux. Ils auraient eu encore à semer. La terre est fermée comme un acier.

Nous étions (et je me vante, j'ai quitté le moins possible la voiture d'un ami qui me promenait au fond des bois) à une mise de bois sur pied.

Les hommes arrivaient, un à un, et convergeaient vers un point mal défini, qui hésita longuement à se fixer. On dirait toujours, à voir œuvrer les paysans, qu'ils sont des suspects, des pour-

chassés, des religionnaires au désert. Je n'ai trouvé cela noté dans aucun livre de romancier. Sitôt que trois ou quatre hommes croient qu'ils vont être le centre d'un rassemblement, ils se remettent en route. Modestie ? Peur d'être point de mire ? On ne sait pas.

J'ai rarement vu quelque chose d'aussi volontairement hésitant que ces hommes. Je ne leur en fais pas reproche. J'essaie de les cerner du mieux que je le pourrai.

La plupart en bonnet de poil : lièvre, chat, loutre ? Un bonnet qui leur fait une grosse tête. Par contre, qui donc a vu déjà l'homme des terres dans le centre de sa vie avec un manteau ? Un vieux, moustachu, bonnet de poil noir sur le crâne, marchait, d'une manière oblique et têtue, en portant traînarde-ment un manteau à son bras, comme l'aile d'une chauve-souris. Il l'a passé, une fois sur les lieux de mise. Il devait aller dans les soixante-dix ans. Rouge violet, de visage. La moustache blanche augmentait la couleur.

Quelques hommes en casquette. Le garde avait une casquette de skieur, qui pourrait se rabattre sur la nuque. Il n'y pensait même pas.

D'ailleurs, le carnet à la main, le bout de crayon, ils regardaient comme si chacun avait été seul, sans ami, sans connaissance, l'entaille et le chiffre martelé. On sait ce qu'on veut. Ce n'est qu'en mise qu'on se rendra compte qu'on est plusieurs à avoir les mêmes désirs.

Le froid, j'y reviens, était, ce qu'Hésiode décrivit voici deux millénaires et demi : un temps où les bêtes vivent, « la queue sous les parties » ; Villon, voici cinq cents ans, disait : le temps « que les loups se vivent de vent ». Et ces hommes allaient manger un morceau en forêt, de la saucisse et du pain, devant un feu couché dans le vent de bise.

Ils avaient, pour la plupart, leur bleu de salopette par-dessus le pantalon et la veste, ce qui leur donne un air ficelé comme des saucissons.

Quant à croire qu'il fasse moins froid en forêt qu'aux lisières ou en pleins champs... imagination. Cela est du même ordre que mes nuances d'enfant : quand j'avais cinq ou six ans, je trouvais qu'il faisait moins froid dans une chambre où il y avait de la glace, s'il n'y avait pas de lumière. Le noir, prétendais-je, habillait un peu. Un peu, c'est dire peu. Y a-t-il vraiment même un demi-degré entre le cœur d'une forêt froide et le champ nu ?

J'ai retrouvé, comme un souvenir, et même une souvenance d'une autre vie, la forêt de l'hiver total. Comment peut-on oublier cela ? Et pendant trente ans, je l'avais oublié.

C'est un monde qui n'a pas besoin de l'homme. C'est, par grand froid, un monde aussi étranger à notre vie, à nos habitudes saisonnières, qu'un fond de mer qui serait brusquement mis à nu.

Le sol craquait doucement, sous le pas, d'une manière qui ne ressemble à rien, sinon encore au bruit de l'herbe mouillée dans l'été (mais c'est si rare qu'on ait à marcher dans l'herbe mouillée de l'été). C'était un bruit dû à de la glace qui casse, mais par si minces couches supportées dans les feuilles tombées, qu'il n'y a pas de crissement ; il semble qu'un animal mâche de la branche de sapin. Cela fait tchuf, tchuf... un bruit feuilleté.

La forêt domaniale, j'entends l'immense forêt ancienne, ce que c'est majestueux en hiver : on a des perspectives élargies. Le ciel circule dans les branches, circule entre les troncs ; on a ainsi le temps, le loisir, la possibilité de voir ces branches recourbées des lisières ou des clairières, toute cette architecture parasoleil, qui entendait protéger les troncs des « coups de so-

Cadeaux
de
grande
classe

à prix
abordables

AUX GRANDS MAGASINS

Innovation^{SA}

LAUSANNE

leil », plus mortels aux arbres qu'aux baigneurs.

Et puis, ce vilain temps est le beau temps où l'on peut voir, ici et là, le noir d'un chêne, cette diversion apportée à la majesté des fayards. Il semble que les valonnements naturels soient des percées de grandes chasses royales.

J'avais oublié ce monde à l'échelle de la paix, de la sérénité, et d'une patience qui compte par siècles.

Quiconque voit des arbres, dans leur vie sociale, ne peut qu'être frappé par

cette dignité du groupe racial : la vie est impitoyable ; la lutte pour la vie, aussi serrée que possible ; et cependant le tout donne le sentiment d'une solidarité consentie et d'un équilibre obtenu. Il n'y a pas de vieille forêt qui soit une forêt folle, désordre, criminelle, imprévoyante.

Tout a été longuement pesé, étudié, toute cause est prolongée par son juste effet.

De dures lois, je pense, mais un résultat qui les justifie.

Achumbiâe di patoijants

Lé patoijants dou Pays d'Amont ché chont runkontra dumundze pô la premire achumbiâe d'hunver. On a chaluva avoi pzaijir la préjence dé nothron doyen M. Louis Rosat, honneur à chi bravé que tunt bun fer lo drapeau dou bî patois. Lé tzants, lé producthions l'ant pas démarra den lo galé paido dou kabaret dy Grandze. On ché badi rundez-vo pô lo 23 dé novembre à la Maijon dou Pays. Vo vaidé que chi l'anhian patois n'est pas près dé chéhiendré.

A. de S.

Amitié rhodanienne

Les Vegnolans, société du costume vaudois de La Tour-de-Peilz, accompagnés de l'orchestre champêtre du Folly, sont allés rendre visite au groupe folklorique valaisan La Combereintze. Une représentation populaire eut lieu à Martigny, suivie d'une cordiale réception.

Chez les patoisants du Jorat

On sait que les Hauts de Lavaux, soit le Jorat de Forel et Savigny, est considéré encore comme un rempart du vieux langage. Le souvenir de Marc à Louis y est demeuré particulièrement vivant, et les bûcherons de la région parlent encore volontiers le patois. Pour le maintenir, les amis du patois de Savigny et Forel projettent la formation d'un groupement local ou régional. Une séance prévue dans ce but est convoquée pour le dimanche 14 décembre à 14 heures au Logis communal de Savigny. Tous les patoisants et amis du vieux langage, les jeunes et les dames, seront les très bienvenus. L'entrée est libre. Il n'est pas prévu de cotisations et les séances ultérieures pourront être convoquées alternativement à Savigny et à Forel.

Le Comité provisoire.

A travers livres et revues...

Sous le même toit, le dernier roman de Benjamin Vallotton, éditions « Vie », Lausanne. Nous y reviendrons dans le numéro de janvier, l'œuvre étant une des plus méritoires de cet auteur fécond.

Disons pour l'instant que Sous le même toit introduit le lecteur dans une maison de retraite où une vingtaine de vieillards achèvent leur existence. L'auteur de Cachemaille retraité a mis dans cette œuvre toute sa cordialité humaine. Un livre riche en bons mots, en scènes touchantes ou amusantes.

FAVORISEZ NOS ANNONCEURS et surtout, dites-leur bien que vous avez vu leur annonce dans le CONTEUR !